

Non, vraiment, je n'aime pas la mort !

Richard Bergeron

Ce n'est pas une affaire de plaisir que de mourir. La mort n'aura jamais été autant détestée qu'aujourd'hui. La société a développé toutes sortes de stratégies pour prolonger la vie et pour masquer la mort. Cures de jouvence, chirurgies plastiques, manipulations génétiques. Tout est mis en œuvre pour faire échec à la mort dans l'attente d'une immortalité terrestre ou d'une longévité millénaire. Non, la mort n'est pas aimée.

Moi non plus je n'aime pas la mort. Je sais pourtant que la mortalité est la condition de l'existence humaine et que la mort est le terme tout naturel de la vie biologique. Parce qu'il est dans le temps, tout vivant est irrémédiablement voué à la mort. Comme ma rose, comme mon chien, je dois mourir de mort naturelle. Ma vie physique a une fin dans laquelle elle s'absorbe. Je n'aime pas ça, mais c'est ainsi. C'est le destin de tout vivant.

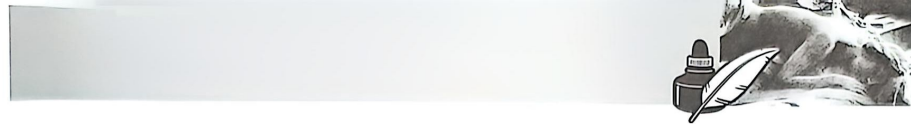
Chez l'être humain, la mort est bien davantage qu'un terme biologique, elle est essentiellement une perte et une fracture : une rupture des liens qui m'unissent à ceux que j'aime. La mort d'un ami, d'un proche est réellement une mort pour moi, parce qu'elle coupe le lien existentiel d'amour qui me fait vivre. Je meurs avec mon ami, je meurs de sa mort. Je ne meurs de mort humaine que si je suis attaché, relié par

des liens d'amour. Il n'y a de mort humaine que dans l'amour, que là où règne l'amour. Celui ou celle qui n'aime pas, qui n'est relié par aucun lien affectif ne meurt pas de mort humaine : il ne fait que s'éteindre biologiquement comme les vivants non-humains.

LE FRUIT D'UN CHAOS ?

Cette mort humaine, je ne l'aime pas non plus. Je ne veux pas être coupé des êtres qui me sont chers ni des relations qui me font vivre et me structurent en humanité. Cette mort humaine est la dislocation de mon être relationnel. Je me rebiffe. Je m'objecte. Je ne veux pas mourir. Sous cet aspect, ma mort n'apparaît plus seulement comme un processus naturel, je la vis comme quelque chose d'anormal, fruit d'une « chute », d'un « péché », d'un « chaos », d'une « contradiction ».

Plus j'avance dans la vie et m'éprouve comme vivant, plus je découvre que je ne suis pas fait pour la mort, que la mort ne peut pas être le but de ma vie. Si j'étais fait pour la mort, je la désirerais, je l'attendrais de tous mes vœux. Or, c'est tout le contraire qui se produit : plus je prends conscience des limites du vieillir et de l'approche du mourir, plus j'éprouve le goût de la vie, de l'infinitude, de la connaissance, de la liberté, de l'amour. Avec saint Paul, je crie : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Romains 7, 24)



Non, vraiment, je n'aime pas la mort ; elle me confronte comme un arrêt inexorable et une violence extrême, comme le lieu ultime de l'abandon et de la dérélition, en un mot comme le « dernier ennemi à détruire », selon saint Paul (1 Corinthiens 15, 26). Devant elle, il est normal que j'éprouve angoisse et peur existentielle. Peur et angoisse dont le rôle est de donner un signal d'alarme destiné à déclencher chez moi une réaction vivifiante face à une possible autodestruction spirituelle. La mort est un maître puissant.

MORT, LIEU DE PASSAGE ?

Et pourtant... pourtant... j'espère et je crois que cette mort ennemie n'est que l'apparence historique et le revêtement événementiel d'une réalité plus profonde que seul l'œil de la foi peut saisir. L'événement détestable et dramatique de ma mort physique est peut-être bien le lieu d'un passage mystérieux vers la Vie, d'une transformation de mon être, d'un transfert auprès de Dieu. L'ennemi est peut-être une sœur : « Ma sœur la mort », comme l'appelle François d'Assise. La découverte de cette profondeur merveilleuse de la mort ne la déleste pas de son caractère rebutant. Le passage à la Vie intégrale se fait **dans** la dérélition ; l'accès à la terre promise s'accomplit **dans** un pénible processus de rupture et d'arrachement. C'est **dans** son « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » que le Crucifié agonisant a « remis à Dieu son esprit ». Je n'aime pas la mort ; mais je me pratique chaque jour à lui

ouvrir les bras comme à une sœur vêtue de noir, mieux comme à une sage-femme revêche qui peut me faire accoucher à la Vie éternelle.



Finalement, il n'en tient qu'à moi de faire de ma mort une chute désespérée dans le vide ou un acte libre de confiance en celui que Jésus appelle le « Dieu des vivants et non des morts ».

Mon plus grand désir, c'est de mourir en vie.



Richard Bergeron est jeune professeur à la retraite de l'Université de Montréal (Faculté de théologie). Il est membre du comité de rédaction de la NRF.